



George Cadier

L'homme «au cœur vide de soi et plein des autres »
Il y a 60 ans, (01/10/1946), l'aîné des cinq frères terminait son ministère pastoral. Il avait 72 ans...

d'après Ginette Beigbeder

A la lecture de l'opuscule « George Cadier », j'ai rencontré un homme épris de beauté morale, quelles que soient les circonstances ou l'obscurité du moment. Il instaura un équilibre dans sa vie en vivant et assumant à la fois, sa vision spirituelle et les responsabilités du monde extérieur.

Il a exercé un métier et s'est donné une mission. Il était ceci et il était cela, pacifiste mais sachant rentrer en guerre, un homme toujours dans la vérité de ses sentiments.

Tous ceux qui l'ont côtoyé dans les diverses manifestations de sa vie (montagnard, pasteur, journaliste, écrivain...) ont trouvé en lui « ...un guide si sûr aussi bien sur les cimes qui le passionnaient que sur les sentiers tortueux de notre existence, où si souvent il nous montrait le meilleur passage... »

George est comme une graine enfouie dans le sol devenue arbre dans notre présent ; ses convictions, ses luttes demeurent étonnamment vivantes et résonnent toujours avec l'actualité, sur toutes les questions : religion, politique, études...). Sans doute pensait-il que les problèmes mondiaux se résoudraient peu à peu par l'élévation croissante, individuelle et libre des consciences.

Ainsi je relève :

« ... il n'y a pas de christianisme parfait là où reste quelque trace de fanatisme » (dans sa conclusion de sa thèse de théologie).

« ... Rappelons que... rien ne sera fait aussi longtemps que les intelligences des démocrates seront asservies à une autorité cléricale ou politique, aussi longtemps qu'elles seront prisonnières d'un aveuglement ou d'un fanatisme quel qu'il soit, aussi longtemps qu'elles ne seront parvenues à la méthode critique, au libre examen, à la pensée réfléchie, indépendante et vraiment personnelle. Ma démocratie est le fruit des esprits libérés... »

Et sur le plan de la guerre, quelle fut son attitude lorsque celle de 1914/18 éclata ? :

« ... certes un séjour à Pau ne manquait pas d'agrément pour le Béarnais que je suis mais j'étais poursuivi par ma première aspiration : arriver sur la ligne de feu, me démontrer à moi-même que mon pacifisme n'était pas de la lâcheté, partager les épreuves de ceux qui risquaient leur vie pour une bonne cause... Et voici qu'un soir – à ma grande joie – je reçois l'ordre de rejoindre Bordeaux le lendemain pour être dirigé vers le front... »

Dans une lettre, l'ancien ministre et député de la Charente-Maritime, M. William Bertrand écrivait :

« ...George Cadier voulait élever le citoyen, faire de lui un être de réflexion et de pensée, et non pas un automate obéissant et borné... »

Il était ceci mais aussi cela, poète :

Aube

*Le fin sommet d'un campanule
Soudain devient phosphorescent;
Et la lueur glisse, subtile,
O mystère du jour naissant !*

*Un lutin doucement sautille
Sur l'hermine du grand glacier.
La forêt lève sa mantille;
Le torrent devient coursier.*

*Plus d'étoiles. Le ciel se dore.
Le mont se révèle, enchanté.
Le rossignol chante l'aurore.
Mon âme s'emplit de clarté.*



George dans sa robe de pasteur

George Cadier – l'Aïnat par son frère Henri Le Chef incontesté de la Tour (Cinq Raïs, Do Tour: *en béarnais*, cinq frères, une tour)

George est né le 21 avril 1874 à la maison Bile Latounette, à Osse, le presbytère actuel n'étant pas encore construit.

A 12 ans 1/2, il est confié à son grand-père de Pau (*Alphonse Cadier, pasteur de la paroisse de Pau*) et suit, dans cette ville, les classes du lycée pendant 18 mois.

En 1888, il entre à l'École Protestante de Tournon (Ardèche).

En 1893, George arrête ses études à cause d'une maladie de la peau (érésypète). Devançant l'appel, il devient soldat au 18^e R.I. à Pau. Il passe la première partie de son baccalauréat à ce moment-là et réussit la deuxième un peu plus tard.

En novembre 1895, après un séjour de quelques mois en Ecosse, il entre à la Faculté de théologie de Mon-tauban, où il y passe deux années, interrompues par une année de théologie à Edimbourg. Bachelier en théologie en 1899, sa thèse de théologie est intitulée : "Une minorité catholique dans le pays de John Knox". Elle dénote déjà une largeur d'esprit qui fut celle de ses ascendants. "Il n'y a pas de christianisme parfait, là où reste quelque trace de fanatisme" affirme-t-il en conclusion.

Il est nommé pasteur à Château-neuf-sur-Charente. Cette même année (1899) il épouse Georgette Demellier, de Salles (Deux-Sèvres) et se fait consacrer à Osse, dans son village natal.

En 1902, il devient pasteur à Azay-le-Brûlé et est nommé trois ans plus tard à Pamproux (Deux-Sèvres) où son ministère se prolongera plus de vingt ans.

Licencié en droit en 1907, il est volontaire à la guerre 14-18 comme aumônier de division et à son retour il prend part de façon active aux luttes politiques, porte-parole des anciens combattants.

En 1925 et 1927, il est délégué des Eglises aux Congrès internationaux œcuméniques de Stockholm et de Prague. A cette même époque, pendant cinq années, il place près d'une centaine d'enfants qui lui sont confiés par la *Protectrice de Rochefort* pour les Deux-Sèvres et la Vienne.

En septembre 1927, il répond à l'appel d'Emmanuel Chastand, fondateur de l'oeuvre, et accepte de le remplacer à la tête de la *Fraternité de Nantes*.

Il reste dix ans à Nantes, puis un an à Osse et dessert ensuite la paroisse de *La Tremblade*. C'est là que le surprend la deuxième guerre mondiale et qu'il finit d'user sa santé en se dévouant comme il le fit toute sa vie. A la libération, il put encore desservir la paroisse de Limoges pendant 2 ans. Son ministère pastoral actif se termine le 1^{er} octobre 1946.

C'était un passionné de montagne, comme il fut un passionné de beauté morale et de justice. Un homme bon et altruiste « pour les autres ». Il avait en horreur le culte du moi et celui de l'exagération. Dès sa tendre enfance, il fit preuve d'un tempérament de lutteur modeste et silencieux. Ami de l'effort et de la découverte, le risque décuplait ses moyens. Il ne connaissait pas la peur. Pour le faire reculer, l'obstacle devait être vraiment infranchissable. Un passage possible était pour lui un passage franchi. Il inspirait une telle confiance à ses compagnons que ceux-ci n'hésitaient pas à le suivre.

Un dimanche après-midi - il avait alors douze ans - il mit tout le village d'Osse en émoi,

suspendu qu'il était au Casteig sur les rochers dominants, à la recherche d'un nid d'éperviers.

Il avait un sens étonnant de l'orientation. Soldat au fort d'Urdos, il mena à bien sa première ascension du « Jean-Pierre » - Pic du Midi d'Ossau - dans le brouillard, conduisant une troupe de novices. En "fausse-perm.", rentrant à pied d'Osse au fort d'Urdos, il retrouva sa chambrée en escaladant, de nuit, en partant du gave, la façade verticale du fort. Partout, et en toutes circonstances, il gardait son calme, le sang-froid de l'homme fort qui manifeste peu.

Sa rencontre avec l'ours, un soir près du rocher de Socques, est typique. Il n'en parla que plusieurs jours après.

Celle-ci mérite d'être contée : durant l'été 1900, George descendait seul du Balaïtous et rentrait aux Eaux-Bonnes. La nuit tombait. Arrivé sur la route nationale au Caillou de Socques, il aperçoit tout près de lui une masse sombre qui bougeait. Un ours ? Pas de doute. Armé de son seul bâton de montagne, que pouvait-il faire pour se défendre en cas d'attaque? Evidemment rien. Il presse le pas et au bout de quelques vingt mètres, il se retourne : l'ours le suit. Il accélère sans courir, sans s'affoler et se rend compte bientôt qu'il est à nouveau seul. Une heure après, le voilà à Gabas, chez notre ami Casanoue, douanier et chasseur intrépide. Il lui raconte son aventure. "Certainement, c'est bien un ours: nous le savons là et devons aller le chasser".

Après avoir passé l'oral de son bachot, un matin à Bordeaux, il alla voir Henri, interne au lycée de cette ville. Celui-ci le reçoit au parloir et au cours de la conversation :

"Alors c'est pour cet après-midi ce bachot?" dit Henri. Et George calmement :

"Mais non, c'était ce matin !"

"Ce matin! Mais alors tu es collé ?"

"Mais non, je suis reçu."

"Animal va ! Tu ne pouvais pas me le dire plus tôt !"

Il fonda et anima pendant près de quarante ans «*La Fraternité*», journal coopératif de la démocratie poitevine. Il s'adressait dans la région à une grande masse de croyants, de non-pratiquants et d'incroyants, tous ceux qu'attirait un idéal moral et social.

Il n'hésita pas à faire taire sa plume ardente le jour où Vichy toléra en France les bottes allemandes.

Lui, le pacifiste convaincu, militait ; lui, le Président actif de la Paix par le Droit, qui - oh ironie ! - se trouvait le 2 août 1914 à Constance pour un congrès pacifiste international - fit "la guerre à la guerre" avec une ardeur et une conviction qui le poussèrent à solliciter jusqu'au bout, dans l'armée, les postes les plus exposés.

Aumônier de division, il se créa de fidèles amitiés parmi les poilus de l'avant, auprès desquels son courage et son exemple étaient sa meilleure prédication.

Vingt ans plus tard, c'est l'autre guerre qui l'accapara et qui de nouveau ébranla sérieusement sa santé. Dans ce secteur de Royan - La Tremblade, siège de sa paroisse - il entra dans la Résistance.

Peu après la première guerre, ses amis l'avaient pressé de poser sa candidature aux élections législatives. Il y vit l'occasion d'une campagne de conférences dans son département des Deux-Sèvres, déjà préparé par la propagande écrite de "*La Fraternité*". Bien sûr, il échoua, car éloigné des coteries politiciennes! Peu importe, le bon grain avait été semé : son échec fut d'ailleurs des plus honorables.

Pasteur, il le fut toute sa vie et la théologie qu'il pratiquait était celle de l'Amour et du Service. Sur le plan ecclésiastique, il a toujours recherché l'Union des Eglises à tendances diverses.

Ses dernières années de retraite, il les a consacrées à l'éducation de ses petits-enfants, trop tôt privés d'un père bien-aimé.

La veille de Noël 1952, à l'extrême limite de ses forces, il s'éteignait à Melle, discrètement, comme il avait toujours vécu.

Il reste notre chef !

Henri Cadier